

# URBANISATION ET DIGLOSSIE AU CŒUR DES VILLES AFRICAINES : CAS DE LIBREVILLE

**Christian MAGANGA**

*Université Omar Bongo, Libreville  
christianmaganga72@gmail.com*

## Résumé

*Les villes africaines sont à l'instar des villes de par le monde, au cœur des mouvements des biens et des personnes. Ces grands flux créent dans les villes d'arrivées, des phénomènes divers et variés tant sur les plans sociopolitique, économique, culturel que linguistique. Libreville, capitale administrative et politique du Gabon, n'échappe évidemment pas à la donne. Cette ville multilingue où se côtoient les langues locales et celles issues de l'immigration, connaît une forte urbanisation conséquence de l'exode rural d'une part, des flux migratoires successifs qu'a connu le Gabon d'autre part. La dynamique urbaine née de la diversité ethnolinguistique visible à Libreville, modifie de façon significative le paysage linguistique de la capitale gabonaise et laisse transparaître des situations diglossiques avec à la clé, des rapports de hiérarchie entre les langues en présence.*

**Mots-clés** : *urbanisation, diglossie, ville, immigration, contact, langue.*

## Abstract

*Like most of the cities all around the world, African cities witness movements of goods and people. Those movements create in the new home cities diverse phenomena in socio-political, economical, cultural and linguistic domains. Libreville, political and administrative capital knows these phenomena. This multilingual city in which local and foreign languages leave together is faced by rural exodus and migration waves that country has known. This strong and energetic stream coming this multilinguism we have in Libreville, transforms efficiently the linguistic landscape of the Gabonese capital and shows some diglossic situations based on class structures between languages.*

**Keywords** : *urbanisation, diglossia, town, immigration, contact, language.*

## Introduction

« La ville, et en particulier la capitale, est une grande dévoreuse de langues, elle attire des ruraux ou des provinciaux qui viennent à la fois y gagner leur vie et y perdre en quelques générations leurs langue » (Calvet, 1993 : 41)

Cette assertion de Louis Jean Calvet atteste d'un double enjeu que revêt la ville. Elle est à la fois un lieu d'aboutissement et en même temps, une menace pour la survie des langues. Ce dualisme que souligne Louis Jean

Calvet est au cœur de la réflexion que nous souhaitons mener dans le présent article, mais aussi et surtout de la sociolinguistique urbaine, champ de recherche récent – datant des années 2000 – centré sur la situation des langues en contexte urbain.

D'une manière générale, lorsqu'on parle des villes africaines, on a tendance à les assimiler aux problèmes de développement économique, d'urbanisation anarchique dont les corollaires sont l'apparition des ghettos, des maladies endémiques, pandémiques etc. On occulte dans cette analyse a priori et parfois trop enclin de clichés, le dynamisme des villes africaines. L'Afrique et l'Asie étant en effet deux continents qui ces dernières années, connaissent le taux d'urbanisation le plus élevé. Il est important de souligner que la densité démographique des villes de par le monde d'une manière générale, celles africaines en particulier n'est pas uniquement la conséquence de l'exode rurale. C'est également le fait des nombreux étrangers qui pour des raisons diverses (insécurité, pauvreté, instabilité politique etc.) quittent leur pays et s'installent dans des villes (très souvent les capitales) où il fait mieux et bon vivre. Le choix des capitales comme villes d'aboutissement des migrants n'est pas d'ailleurs fortuit. Il est la conséquence des paramètres socioéconomiques mais aussi culturels et linguistiques. Signalons toutefois que le continent africain est un vaste ensemble aux villes toutes aussi nombreuses que les états qui les constituent. Parler de la typologie des situations (socio) linguistiques de chacune d'entre elles est un travail vaste et fastidieux – même s'il faut souligner qu'un regard croisé desdites situations sera quoiqu'il en soit pris en compte dans la présente communication – c'est donc pour rester le plus proche possible de la réalité de l'une d'entre elles, que nous avons choisi de nous intéresser à la ville de Libreville, à son paysage linguistique, aux phénomènes liés au contact entre les langues en présence.

La conjonction entre langue et société est donc plus que jamais d'actualité dans ce travail. Comprendre la situation présente des langues en contact à Libreville, revient donc à interroger les paramètres endogènes et exogènes à l'origine du phénomène, et notamment l'influence de la société gabonaise sur les habitudes sociales et linguistiques des locuteurs présents dans la capitale du Gabon. Car comme pense Louis-Jean Calvet, s'il est vrai que le contact de langues crée en milieu urbain, une situation de coexistence ou de compétition de langues, avec pour corollaire l'apparition d'un contexte de bilinguisme diglossique favorisant le « code

switching », il n'est pas rare que la situation urbaine produise sur les langues elles-mêmes des effets de « code mixing » (interférences, calques, emprunts, etc.).

C'est sur cette double nécessité de la sociolinguistique urbaine que nous allons axer nos analyses. Mais bien avant de nous intéresser à la situation des langues mises en contact sur le territoire librevillois, il nous semble important dans un premier temps de donner un bref aperçu de l'histoire de Libreville.

## **1. Une ville, une histoire**

Libreville, capitale politique et administrative du Gabon, est à l'instar de nombreuses capitales africaines une ville cosmopolite où se côtoient toutes les ethnies du pays, celles d'Afrique Centrale, de l'Ouest, de l'Europe et même d'Asie avec depuis peu, une forte présence chinoise. Peuplée d'environ 578.156 habitants, Libreville est au Gabon la ville la plus densément peuplée.

Cette ville fondée en 1849 par des esclaves libérés d'un bateau négrier nommé l'Elizia, a servi de point de départ à la colonisation française du Gabon en devenant la capitale du Congo Français avant de perdre ce statut au profit de Brazzaville en 1904. Longtemps restée sous-urbanisée, la ville de Libreville a connu un essor important, en particulier avec le lancement des grands travaux qui ont eu lieu vers la fin des années 1970, qui marque le début de la construction et la mise en service du chemin de fer Transgabonais (1978), l'édification du stade omnisport Président Bongo pour l'accueil des premiers jeux de l'Afrique Centrale (1976), la construction des premiers bâtiments de l'Université de Libreville (1970) etc. Ces initiatives sans doute louables n'ont pas malgré tout changé de manière considérable le visage de Libreville en matière d'urbanisation. Mieux encore, il va désormais transparaître un fossé entre des quartiers riches disposant d'un réel plan d'urbanisation, contre d'autres, plutôt pauvres, et qui abritent la majeure partie de la population librevilloise (Adjectif qualifiant tout habitant de la capitale du Gabon, Libreville. A noter qu'il s'emploie dans les deux genres (masculin-féminin) mais aussi dans les deux nombres (singulier-pluriel). C'est d'ailleurs dans ces quartiers populaires que vont s'installer les nombreux étrangers qui arrivent à Libreville, la plupart d'entre eux ne disposant pas de réels moyens financiers susceptibles de leur permettre de s'installer dans les

quartiers huppés de la capitale. Ces bidonvilles connus sous les noms de *mapane* ou *matiti*, (expressions locales et typiquement gabonaises signifiant un quartier enclavé, sans plan d'urbanisation avec une occupation spatiale plus qu'anarchique. C'est l'équivalent des *ghettos* aux Etats-Unis ou des *favelas* en Amérique du Sud, mais aussi des banlieues en France), symbolisent la diversité et la mosaïque culturelle et linguistique que connaît Libreville et qui place cette ville parmi les grandes capitales africaines dont les enjeux linguistiques sont importants – aussi bien pour les autochtones que pour les étrangers qui voient (dans un sens comme de l'autre) leurs habitudes linguistiques se modifier en fonction du contexte social. On note parmi ces quartiers populaires de Libreville les exemples de N'kembo, Akébéville, Venez-voir etc.

Cependant, l'histoire de Libreville n'est pas à considérer comme *ex nihilo*. Celle-ci entre dans un long processus qu'a connu le pays – le Gabon – de manière générale et dont il convient quelque peu de retracer l'itinéraire.

Situé en Afrique Centrale, le Gabon est un petit pays avec une superficie de 267 667 km<sup>2</sup> et une population d'environ 1 207 844 habitants. Il est délimité au nord par le Cameroun, au nord-est par le Congo, au nord-ouest par la Guinée Equatoriale, mais également bordé à l'Ouest par l'Océan Atlantique sur près de 800 km de côtes. Disposant d'importants atouts économiques (les richesses de son sol et de son sous-sol), le Gabon représente pour les nombreux étrangers venant aussi bien d'Afrique que du reste du monde, un véritable pôle d'attraction.

La forte présence étrangère remonte bien sûr aux années 70, époque au cours de laquelle le Gabon était considéré comme un *eldorado* grâce à ses gisements pétroliers. La forte croissance du pays avait alors favorisé une entrée massive d'étrangers qui pour la majorité d'entre eux s'installèrent à Libreville (capitale politique et administrative du Gabon) et à Port-Gentil (capitale économique du Gabon). On assistait ainsi au niveau démographique à une évolution importante de la population, et par la même occasion au renforcement du plurilinguisme que connaissait déjà le Gabon – pays plurilingue qui compte une soixantaine de dialectes (langues locales), de même que le français (langue du colonisateur) et les nombreuses autres langues parlées par les différentes communautés étrangères en présence – d'une manière générale, Libreville en particulier.

## **2. Présentation de la carte linguistique gabonaise**

## 2.1 Les langues locales

Le Gabon qui reste à quelques exceptions près un cas particulier en Afrique Sub-saharienne, dispose d'un nombre élevé de langues locales. Le nombre qui varie selon les cas : 37 d'après Jacquot (1978) ; 40 selon Grimes (1996) ou 62 d'après Kwenzi Mikala peut en effet encore croître selon qu'on prenne en compte comme le dit Daniel Franck Idiata, les variétés dialectales des langues vernaculaires qui existent au Gabon. Il le montre assez bien en prenant l'exemple des langues inzebi et isangu. Il apparaît en effet des différences selon qu'on est nzebi de Koulamoutou, de Lebamba ou de Mbigou. De même selon qu'on est sango de Mbigou, de Iboundji ou de Mimongo (Idiata, 2002 : 42) Cela prouve à suffisance que le problème de l'inventaire des langues du Gabon reste total.

Ne pouvant prendre en compte tous les inventaires faits sur les langues du Gabon (cf. supra) on va se limiter aux travaux réalisés par le professeur Kwenzi Mikala. Tout en émettant quelques réserves, nous pouvons toutefois dire que son inventaire reste assez proche de la réalité de la carte linguistique du Gabon. La soixantaine de parlers inventoriés par Kwenzi Mikala (62 très exactement), se regroupe comme nous le montre ce tableau publié par le Ministère de la Planification, à l'intérieur des communautés.

**Tableau 1. Ensembles ethno linguistiques du pays du point de vue administratif**

Fang	Kota-kele	Mbede-teke	Myene	Nzebi -duma	Kande -tsogo	Sira-punu	Pygmée
Meke	Akele	Obamba	Ajumba	Imwele	Apinji	Gisir	Akos
Fang	Ungom	Bakamin gi	Enenga	Ivili	Simba	Bwiv i	Babuti
Nzaman	Bakota	Gayi	Galwa	Duma	Pove	Ngove	Bayaka
Ntumu	Bakwele	Tsaye	Mpong we	Nzebi	Okande	Civili	Baka
Mven	Kota-kele	Massan	Myene	Nzeli	Eviya	Isangu	Bakola
Okak	Mahong we	Mbede	Nkomi	Tsangi	Tsogo	Yipunu	Ebong we

Atsi	Bangwe	Ombere	Nkomi	Wanzi		Yinungu	
Makina	Mbaouin	Mbede	Orungu	Ndasa		Barama	
Osieba	Ndamboo	Teke	Benga	Lisiyu		Yilumbu	
	Shake	Ndumu	Sekyani				
	Shamaye	Teke					
	Wumvu						

Source : ministère du Plan, 1993 Tiré de *Il était une fois les langues du Gabon*, op cit. p 15.

Il convient également de souligner, et sur ce point nous partageons l'assertion de Daniel Franck Idiata, que ce qui en outre rend difficile l'inventaire des langues du Gabon c'est la non prise en compte par les locuteurs de la distinction entre langue et dialecte. On ne peut en aucun cas comparer la langue qui se définit comme un moyen de communication, un système de signes vocaux spécifiques aux membres d'une même communauté (à l'exemple de la langue ipunu ou le fang) au dialecte qui contrairement se définit comme un système de signes et de règles combinatoires de même origine qu'un autre système considéré comme langue, mais n'ayant pas acquis le statut culturel et social de cette langue indépendamment de laquelle il s'est développé (on a pour exemple le mpongwe et le nkomi qui sont considérés comme des dialectes d'une même langue, le myene).

Disons, en ce qui concerne les langues locales c'est-à-dire gabonaises, qu'elles sont essentiellement ethniques. Très peu en effet, on a un fort degré de véhicularité (les cas notamment du fang dans le Woleu-Ntem, du myene dans l'Ogooué-Maritime ou le lembaama dans le Haut-Ogooué restent quelques rares exceptions). De même, ces langues gabonaises connaissent un net recul à cause notamment du pouvoir de la langue française sur les habitudes langagières des locuteurs gabonais (On va d'ailleurs le voir dans le point concernant le rapport entre les langues à Libreville). Ceci nous fait dire que le prestige et le poids de la langue

française au Gabon, n'a pas d'impacts que sur les seules langues étrangères présentes sur le territoire gabonais.

## ***2.2 Le français, langue du colonisateur et langue officielle du Gabon***

Le français est au Gabon la langue officielle comme le stipule l'article 2 de la constitution du 23 Juillet 1995 (l'article dit : La république gabonaise adopte le français comme langue officielle de travail. Celle-ci œuvre pour la protection et la promotion des langues nationales. Tiré de l'article 2 de la constitution gabonaise).

Cette langue, héritage du colonialisme, détient le monopole dans les usages aussi bien des autochtones que des communautés étrangères vivant au Gabon. Elle est donc nationale car disposant d'un degré de véhicularité plus important que celui présenté par les langues locales qui elles, se manifestent par leur degré de vernacularité. Et pour mieux apprécier l'impact de la langue française, langue du colonisateur au Gabon, nous établirons dans la suite de notre travail deux centres d'intérêts. Nous allons dans un premier temps, donner à connaître le poids du français sur les langues locales gabonaises. Puis dans un second, montrer le pouvoir et l'influence qu'a celle-ci sur les habitudes langagières des différentes communautés vivants au Gabon (nous y reviendrons).

## ***2.3 Les autres langues***

Le Gabon, nous l'avons souligné en introduction, est une terre d'immigration. Son paysage linguistique est donc aussi composé de nombreuses langues étrangères parlées par les différentes communautés présentes sur son sol. A l'occurrence la forte communauté ouest-africaine dont les membres conservent des traits caractéristiques et identitaires comme leurs langues maternelles. Mais les usages de celles-ci sont circonscrits. Ces langues forment des aires car leur utilisation se limite aux seuls membres de la communauté linguistique partageant les mêmes codes. On rencontre tel que nous le présente Kwenzi-Mikala :

- le kikongo et le lingala, parlés au Congo Brazzaville et au Congo Kinshasa ;
- le bamiléké et l'éwondo, parlés au Cameroun ;
- l'igbo, parlé au Nigéria ;
- le yoruba, parlé au Nigéria et au Bénin ;
- le fon, parlé au Bénin ;
- l'éwé et le mina, parlés au Togo ;

- le bambara, parlé au Mali ;
- le wolof, parlé au Sénégal, etc.

Nous pouvons également parler du « pidgin » dans la mesure où la forte présence nigériane amplifie cet usage. Et comment passer sous silence « *le gabonisme* » (terme caractéristique et pure invention gabonaise qui requiert un sens polysémique. « *gabonisme* » peut à la fois décrire une attitude, un comportement, mais aussi une forme linguistique. C'est ce deuxième sens qui nous concerne ici. Si on devait définir ce terme, on dirait : nom, désignant une forme de parlée des gabonais. Cette forme linguistique qu'on pourrait comparer au « verlan » ou « langage des cités » en France, voir au « nouchi » en Côte d'Ivoire, connaît au Gabon un essor sans précédent et constitue un véritable code linguistique. Des sociologues et linguistes gabonais pourraient se pencher sur cette nouvelle forme langagière des gabonais et surtout prise par les jeunes, afin d'étudier les limites de celle-ci par rapport au langage standard c'est-à-dire à la norme. Mais aussi voir si cette spécificité gabonaise peut ou non dans quelques années constituer une forme linguistique gabonaise ayant une véritable influence, tel qu'on le voit aujourd'hui dans certains pays latino-américains qui n'hésitent plus dans leurs usages de l'espagnol, d'utiliser des formes grammaticales, lexicales voire syntaxiques propres. C'est le cas de Cuba avec les « cubanisms » de l'Amérique avec les « américanisms » etc).

Ce parler nouveau qui est surtout l'apanage des jeunes, rencontre sur le terrain linguistique gabonais beaucoup de succès. D'ailleurs plusieurs jeunes s'identifient à ces codes et affirment mieux faire passer leur message par ce langage. Le souci sans risque de se tromper reste que comme tout langage codé, seuls les initiés (l'initiation dont nous faisons allusion ici est surtout normative), peuvent prendre part aux échanges.

### **3. Rapport entre les langues à Libreville**

Libreville, capitale politique et administrative du Gabon, symbolise le cœur de la diversité linguistique du pays. En effet tel que nous le soulignons plus haut, on trouve dans l'espace librevillois l'essentiel des langues locales qui composent la carte linguistique du Gabon. Nous n'allons pas bien sûr y revenir. Toutefois il faut ajouter qu'à cette mosaïque linguistique locale, sont venues s'ajouter surtout dans les années 60 (période des indépendances africaines) les langues étrangères, modifiant par la même occasion les habitudes et la carte linguistique des



peuples autochtones. Parmi ces langues étrangères on compte le français, l'anglais, l'espagnol, le portugais, les nombreuses langues ouest africaines (voir supra) etc. Mais très vite certaines vont sortir du lot en s'imposant comme les ou la langue (s) dominante (s). C'est le cas du français qui saura s'imposer au Gabon, Libreville en particulier comme langue de référence. C'est-à-dire la langue officielle du pays. Face au pouvoir du français, les autres langues, aussi bien autochtones qu'étrangères vont tenter d'exister. Mais le rapport qui les liera va laisser transparaître une certaine inégalité tant dans les usages qu'au niveau de l'influence sociale.

### ***3.1 Rapport dominant-dominé***

On note au Gabon, Libreville en particulier un réel déséquilibre dans les usages des langues au quotidien. Il apparaît dans la situation multilingue de la capitale gabonaise, une typologie particulière qui met en scène plusieurs langues de base (langues vernaculaires) qui coexistent avec ce que Marcel Diki-Kidiri appelle une « langue de crête » (Diki-Kidiri, 1994 : 29), langue véhiculaire. Dans le cas présent, il s'agit du français, langue héritée de la colonisation et qui joue à Libreville, le rôle dominant assumant toutes les fonctions officielles. C'est une langue aux pouvoirs à la fois esthétiques et politiques (c'est une belle et prestigieuse langue) et en fin de compte aux effets ravageurs (c'est une langue qui occupe tout l'espace communicationnel). Le Gabon n'est d'ailleurs pas le seul pays à présenter cette typologie. On peut également citer en exemple des pays comme la Guinée-Conakry, la Côte d'Ivoire, le Niger etc. Dans tous ces pays, nous dit Marcel Diki-Kidiri, le français occupe la position de langue de crête face à des langues vernaculaires plus ou moins répandues, à savoir : Guinée-Conakry (Malinke, pular, soso, kpele, kisiei, loma etc.), Côte d'Ivoire (Anyi, bete, baule, dyula, malenke, senufu etc.), Niger (Fulfulde, gulumancema, hausa, kanuri, tamajaq, zarma etc.)

Toutefois, pour revenir au cas du Gabon nous dirons que le pouvoir de la langue française dans les échanges à Libreville met à mal la situation bilingue des locuteurs qui, quoique se prévalant du « biculturalisme », voient leur langue maternelle ou de culture, subir la loi de la langue française considérée au Gabon, selon l'expression de Pierre Bourdieu, comme la « langue légitime ». Pour le sociologue en effet, « les locuteurs dépourvus de la compétence légitime se trouvent exclus en fait des univers sociaux où elle est exigée, ou condamnés au silence » (Bourdieu, 1982 : 42). Aussi bien pour l'autochtone que pour l'étranger vivant à Libreville, la langue française demeure le moyen par excellence de

communication. C'est la langue qui garantit entre les locuteurs appartenant à des groupes linguistiques différents, l'intercommunication et l'intercompréhension. C'est donc, tel en situation de « marché », celle qui dicte les prix. En d'autres termes, l'outil essentiel sans lequel rien ne peut se faire. De langue de communication en passant par langue du savoir pour finir en langue donnant lieu au pouvoir économique, la langue française est sur tous les fronts sur le territoire librevillois. Soulignons également que la fascination des locuteurs aussi bien autochtones qu'étrangers à la langue française, est guidée par le désir de tirer profit des prérogatives d'une langue qui dispose à Libreville d'un statut tout à fait particulier (langue d'intégration, de la promotion sociale, du savoir, de l'éducation, de la communication etc.).

Cependant, si nous avons d'un côté une langue française qui fascine et dicte sa loi sur le territoire librevillois, il y a bien d'autres qui, d'un autre côté, semblent plutôt subir cette forme « d'oligarchie » que manifeste la langue française.

Les autres langues composant la carte linguistique librevilloise apparaissent en effet dans une posture de dominée. Parmi les nombreuses causes à l'origine de cet état de fait, on compte tel qu'évoqué succinctement plus haut, la place importante qu'occupe la langue française à Libreville, tant du point de vue démographique, puisqu'on compte logiquement à Libreville beaucoup plus de locuteurs francophones, que celui des usages, qui lui est étroitement lié. La place qu'occupe une langue dans une société en dépend le plus souvent comme l'a bien montré Claude Hagege. Pour lui, la puissance démographique contribue dans une large mesure à l'expansion d'une langue et sa faiblesse numérique presque souvent à sa régression, sinon à sa perte (Hagege, 2000.)

Cependant il ne faut pas voir dans la faiblesse numérique, le seul élément pouvant justifier la minoration d'une langue. Il y a bien sûr d'autres causes à l'origine du problème, comme par exemple, la domination socio-économique assurée par un groupe linguistique et social minoritaire en nombre. Dans ce cas, les locuteurs de la langue dominée, même si elle est majoritaire, s'en remettent presque de manière systématique, à la langue qui leur permet d'assurer leur développement économique. Ce point est capital dans la compréhension du comportement des locuteurs vivant à Libreville. Ils optent pour le délaissement d'une langue (langue locale pour l'autochtone ou langue de culture pour l'étranger) qui ne leur

assure, sur le territoire où ils se trouvent, que peu d'avantages, pour s'attacher les services de la langue française qui, au contraire, est à Libreville la langue qui ouvre toutes les portes. Aussi, en choisissant d'occulter l'usage de sa langue au profit du français, de peur d'être exclus de l'univers social gabonais, les locuteurs naturels (autochtones et/ou étrangers), font également le choix d'exposer leur langue à d'énormes risques. Des risques qui peuvent facilement aller de la simple perte de vitesse de l'usage de sa langue d'identification, à son abandon presque total, en quelque sorte à sa « mort » sociale en territoire gabonais. Dans son ouvrage *Halte à la mort des langues*, Claude Hagège fait état de trois causes principales de disparition, soit physiques, soit socioéconomiques soit politiques. C'est la cause socioéconomique qui vient à point nommé dans le contexte étudié, puisque, la situation reluisante de l'économie gabonaise fait que bon nombre de locuteurs vivant au Gabon se donnent comme consigne, de participer et surtout de bénéficier du miracle économique qu'il connaît. Or cet objectif passe par la maîtrise de l'outil de communication commun qu'est la langue française, dans la mesure où celle-ci est au Gabon, un élément de pouvoir qui « sert de pôle d'attraction pour la communauté en situation de domination » (Boyer, 2001 : 70). Toutefois, il est important de préciser que malgré cette lutte acharnée qui voit triompher le français sur le territoire librevillois, la cohabitation est inéluctable tant les attentes de certains locuteurs vis-à-vis des autres langues demeurent.

### ***3.2 Des langues qui cohabitent***

S'il est vrai que pendant longtemps, la bataille pour le leadership a tourné à l'avantage exclusif de la langue française, il n'en est pas moins vrai que depuis peu les choses ont évolué. L'intérêt pour les peuples de pénétrer la culture de l'autre au moyen de sa langue, semble petit à petit prendre le dessus sur les visées impérialistes de certains grands groupes linguistiques qui n'ont comme objectif que de maintenir sous leur domination les groupes restreints et/ou minoritaires.

Face à cette nécessité de cohabitation des langues, des Etats tels que le Gabon se sont lancés dans des politiques linguistiques qui mettent en place un cadre d'aménagement en faveur des langues locales afin de maintenir la diversité linguistique. Le programme Rapidolangue en est le projet. Il s'agit d'un manuel d'enseignement/apprentissage des langues gabonaises. Réalisé et édité par la Fondation Raponda-Walker. De l'histoire de ce manuel qui est aussi une méthode d'enseignement, on

retiendra que l'idée de la création de cette méthode par la Fondation Raponda-Walker vient du cri d'alarme qui avait été lancé par cette dernière à tous les acteurs politiques et scientifiques du Gabon afin de stopper la disparition progressive des langues locales. Ce cri s'était très vite mué en projet dont les fondements s'articulaient autour de deux principes : orienter la politique linguistique du Gabon en donnant la priorité aux langues les plus utilisées dans le pays (fang, inzebi, lembaama, omyene et ipunu) d'une part, envisager l'enseignement de ces langues dans le premier cycle des établissements secondaires du pays, les rendant au même titre que l'espagnol, l'anglais ou l'allemand, obligatoire d'autre part. Il faut toutefois signaler que ce projet pourtant porteur, a connu des fortunes diverses. Autrefois placé parmi les priorités de l'Etat, celui-ci est désormais relégué au second plan. La faute non seulement à la place importante qu'occupe la langue française (langue officielle) dans les usages au Gabon, mais aussi, au confort dans lequel vit l'Etat gabonais qui voit dans cet unilinguisme officiel, le moyen par excellence d'utiliser une langue hors compétition (la langue française) et donc d'éviter de se poser des questions sur la mise en œuvre d'une politique linguistique au Gabon.

## **Conclusion**

Les situations linguistiques des villes africaines sont comme nous venons de le voir, caractérisées par le multilinguisme. Plusieurs langues vivent ainsi donc dans un espace qui leur est commun. Toutefois, le rapport qui les lie laisse entrevoir un certain déséquilibre au niveau des usages. On note d'une part, une ou des langue (s) qui cristallisent les usages. D'autre part, plusieurs autres qui plutôt vivent une situation de dominée.

Libreville (capitale administrative et politique) du Gabon en est l'illustration. Cette ville cosmopolite tel que souligné plus haut, connaît une situation linguistique semblable à celle de nombreuses villes africaines. C'est-à-dire une ville où plusieurs langues sont en contact. Les unes ayant le statut de langue dominante, les autres celui de langue dominée. Ce rapport diglossique se matérialise au Gabon, Libreville en particulier par la domination tout azimut de la langue française. Le français occupe tout l'espace communicationnel librevillois. C'est en effet une langue qui est en terrain conquis. Les autres langues (nous parlons bien évidemment aussi bien des langues locales que celles issues de l'immigration), vivent quant à elles, une situation de minoration et

quasi d'abandon par les propres locuteurs qui, finalement ne tirent pas profit de leurs langues naturelles.

La suprématie de la langue française à Libreville et qui désavantage les autres langues qui tendent à céder du terrain, semble ainsi donc arranger les décideurs politiques qui continuent de penser que le multilinguisme est une menace pour l'unité nationale. Ce qui pour nous, n'est pas fondé. La pluralité linguistique est plus un atout qu'une menace pour les villes africaines. Et pour ce qui est du Gabon, Libreville en particulier, le gouvernement gagnerait à revaloriser les langues menacées afin de maintenir une diversité linguistique saine. Sortir de façon progressive du schéma linguistique traditionnel qui place la langue française au sommet de la pyramide, peut être un début de solution à la mise en lumière des langues considérées jusque-là comme mineures voir inférieures.

### References bibliographiques

**Blanchet Philippe et Robillard Didier** (2003), *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, Cahiers de Sociolinguistique n°8, Presses Universitaires de Rennes.

**Bourdieu Pierre** (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.

**Boyer Henri** (2001), *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod.

**Boyer Henri** (1997), *Plurilinguisme : « contact » ou « conflit » de langues*, Paris, L'Harmattan.

**Calvet Louis-Jean** (1993), *La sociolinguistique* (collection que sais-je ?), Paris, PUF.

**Diki-Kidiri Marcel** (1994), « Multilinguisme et politiques linguistiques en Afrique », in *Langage, Langues et Cultures d'Afrique noire*, Paris VII.

**De Greve** (1987), *Langue dominante, langue dominée : le statut des langues dans une société pluriculturelle*, Bruxelles, le Langage et l'Homme.

**Hagege Claude** (2002), *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob

**Idiata Daniel Franck** (2002), *Il était une fois les langues gabonaises*, Libreville, Editions Raponda Walker.

**Kwenzi Mikala Jérôme** (1999), « La situation linguistique à Libreville », in Robert Chaudenson (éd.), *Langues et développement*, Paris, Didier Erudition.

**Maganga Christian** (2012), *Immigration et Diglossie : le parler des Equato-guinéens de Libreville*, Thèse de Doctorat, Université de Perpignan.

**Moulengui Boukossou, Vincent** (1980), *Les migrations des populations gabonaises*, Mémoire de DEA, Montpellier 3.

**Moussirou Mouyama Auguste** (1998), « Norme officielle du français et normes endogènes au Gabon », in Calvet, L.-J. et Moreau, M.-L. (éds), *Une ou des normes ? Insécurité linguistique et normes endogènes en Afrique francophone*, Paris, Didier Érudition.

**Raponda Walker André** (1998), *Les langues du Gabon*, Libreville, Editions Raponda Walker.